

Laval théologique et philosophique



MAKKREEL, Rudolf A., *Imagination and Interpretation in Kant. The Hermeneutical Import of the 'Critique of Judgment'*

Claude Piché

Volume 53, numéro 1, février 1997

L'herméneutique de H.-G. Gadamer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401062ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401062ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Piché, C. (1997). Compte rendu de [MAKKREEL, Rudolf A., *Imagination and Interpretation in Kant. The Hermeneutical Import of the 'Critique of Judgment'*]. *Laval théologique et philosophique*, 53(1), 244–246.
<https://doi.org/10.7202/401062ar>

soumis à l'opportunisme de la subjectivité agissante. Warnke tente ainsi de démontrer que Gadamer, malgré toute l'importance qu'il accorde à la tradition et à l'histoire dans lesquelles tout individu est irrémédiablement plongé, n'est pas prêt, à l'exemple de Rorty, à renoncer à l'idée d'une raison capable de discerner la valeur d'une certaine façon de concevoir la réalité. L'irrationalisme de Rorty, qui culmine dans un franc ethnocentrisme, se retrouve ici seul face à Habermas, Apel et Gadamer, qui défendent, de manières certes différentes, la raison face au relativisme.

Le livre de Georgia Warnke a le mérite de concilier ce qui peut l'être et d'aborder dans un jeu constant de questions et de réponses, les éléments fondamentaux de philosophies qui gagnent l'une l'autre à être discutées ainsi. Ce dialogue entrepris par l'auteure afin de faire mieux comprendre l'herméneutique de Gadamer a l'avantage d'en appliquer en même temps les principes.

Hugues BROUILLET
Université de Montréal

Rudolf A. MAKKEEL, **Imagination and Interpretation in Kant. The Hermeneutical Import of the *Critique of Judgment***. Chicago and London, The University of Chicago Press, 1990, 187 pages.

Mis à part les quelques passages de l'œuvre de Kant traitant spécifiquement de l'exégèse biblique, il n'est pas évident au premier abord que le thème de l'« interprétation » revête quelque importance dans sa philosophie, encore moins qu'il puisse en représenter un enjeu central. Telle est pourtant la thèse qu'entend défendre — *brillamment* — Rudolf Makkreel. À ses yeux, la *Critique de la faculté de juger* est même appelée à fournir une assise transcendante à l'herméneutique contemporaine.

Pour appuyer sa thèse, l'auteur ne s'en tient toutefois pas à la troisième *Critique*. Il ouvre la discussion avec la *Critique de la raison pure*, ce qui lui permet, en prenant pour fil conducteur le rôle de l'imagination, de montrer comment cette première *Critique*, en raison de sa prétention à « fonder » le savoir objectif, laisse à l'imagination une marge de manœuvre plus étroite que la troisième, laquelle confère à l'*Einbildungskraft*, au sein du jugement réfléchissant, une fonction interprétative d'« orientation » (p. 6). L'ouvrage comporte ainsi trois parties, la première étant consacrée à la *Critique de la raison pure*, la seconde à la *Critique de la faculté de juger*, et la troisième aux conséquences de ce que, dans la troisième *Critique*, l'auteur caractérise comme la dimension « réfléchissante » de toute interprétation.

La première partie débute par une recherche sur l'émergence du concept d'imagination chez Kant dans les *Réflexions sur l'anthropologie* et les *Leçons de métaphysique*. D'emblée, l'auteur met en garde contre la tentation de surestimer les similitudes que l'on peut découvrir entre les diverses synthèses de l'imagination dans la Déduction transcendante de 1781 et les fonctions d'*Abbildung*, de *Nachbildung* et de *Vorbildung* exposées dans les textes précritiques, tentation à laquelle Heidegger aurait succombé dans son *Kant et le problème de la métaphysique*, s'appliquant à démontrer le caractère foncièrement temporel des trois synthèses transcendantes dans la première *Critique*. Pour Makkreel, il est d'autant plus risqué d'associer — voire d'assimiler — la synthèse de reconnaissance à la fonction de prévision (*Vorbildung*), que cette dernière n'a qu'un statut empirique, donc tributaire des lois de l'association (p. 24-25). À proprement parler, l'imagination décrite dans la psychologie empirique de Kant n'a qu'une fonction « *formative* » (p. 23), fonction qui est bien loin de coïncider avec la « synthèse » transcendante chargée de la constitution de l'objet de l'expérience.

Déjà dans sa philosophie théorique toutefois, Kant se réfère au thème de l'interprétation, ne serait-ce que par l'emploi métaphorique des verbes « épeler », « déchiffrer », « lire » et « expliciter », pour décrire l'attitude du sujet connaissant face à la nature (p. 33). Ainsi par exemple, si les catégories de l'entendement livrent des « règles pour la lecture » de l'expérience, les idées régulatrices nous procurent des « règles pour l'interprétation » (p. 35) de la nature dans une perspective systématique. Or, à ce niveau, l'interprétation est encore « doctrinale » dans la mesure où elle se fonde sur les idées de la raison pure, si bien que l'imagination, tout comme dans le schématisme des concepts purs de l'entendement, est tenue sous la tutelle du concept. Elle ne trouvera sa liberté que dans la troisième *Critique*.

La première étape que doit franchir Makkreel en vue d'émanciper l'imagination de la dimension doctrinale de la première *Critique* consiste à montrer — ce qu'il est sans doute le premier à faire — que la fonction de l'imagination dans un pur jugement de goût ne doit pas être comprise comme une « synthèse ». En effet, cette dernière conserve un sens strictement cognitif, conformément à ce qui se dégage de la *Critique de la raison pure*. Dans sa deuxième partie, l'auteur s'oppose ainsi à la thèse de Paul Guyer qui, pour justifier le maintien du terme « synthèse » dans l'Analytique du beau, rabaisse celle-ci à un niveau empirique qui cadre mal avec le statut transcendantal du jugement de goût (p. 50). En vérité, l'imagination dans un tel jugement ne schématise aucun concept empirique ; au contraire, elle « spécifie les catégories de manière réfléchissante en vue d'organiser de purs contenus mentaux » (p. 53). Après avoir démontré comment, dans le sublime, l'imagination connaît une régression au moment où elle est confrontée à l'idée de la raison, Makkreel met en valeur un concept qui échappe souvent à l'attention des commentateurs, mais qui n'en demeure pas moins fondamental pour la troisième *Critique* : le concept de vie. Or, le plus étonnant c'est que ce thème est surtout présent dans la Critique de la faculté de juger esthétique. Kant hésite en effet à l'employer pour les produits organisés de la nature qui, à ce titre, ne sont qu'un *analogon* de la vie (p. 100). Cette dernière a bien plutôt à voir avec l'esprit (dans le génie) et elle entraîne Kant dans une révision de la notion de « sens interne » : loin de n'être que le réceptacle de contenus séparés auquel nous avait habitués la philosophie théorique, le sens interne est désormais étroitement associé à la vie et au sentiment, si bien qu'il permet une saisie de l'être humain dans son intégralité (p. 106).

Au début de la troisième partie, l'auteur entend tirer profit de trois occurrences du concept d'idée dans la *Critique de la faculté de juger* pour préciser ce qu'il entend par « interprétation réfléchissante » : l'idée normale, l'idée esthétique et l'idée téléologique. S'opposant toutes trois à l'idée rationnelle, celles-ci ont ceci en commun de faire largement appel à l'imagination. Elles ne fournissent pas en réalité de fil conducteur précis, en sorte que, pour parvenir à l'idée normale (p. 121), par exemple, c'est dans le sensible que l'imagination doit rechercher l'archétype des espèces naturelles. Il en va de même de l'idée esthétique et de l'idée téléologique, qui dépendent du travail d'interprétation effectué à partir des matériaux fournis par l'imagination au concept rationnel. Bien sûr, le thème de l'interprétation réfléchissante ne peut être reconstitué qu'à l'aide d'indices fournis par la troisième *Critique* (1790), mais Makkreel en mesure rétrospectivement la pertinence théorique en comparant, par exemple, la conception non dogmatique de l'histoire qui se dégage des dernières sections de la Critique de la faculté de juger téléologique avec les opuscules *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784) et *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine* (1786). En effet, seul un jugement réfléchissant téléologique porté sur l'histoire permet de se prémunir contre un usage dogmatique du concept de Providence, et d'annoncer *a priori* l'échec de toute théodicée.

Il nous est évidemment impossible de rendre compte ici de la richesse des thèmes développés dans cet ouvrage en vue d'exposer dans tous ses prolongements la richesse du concept d'interprétation réfléchi. En dégageant ce thème de la troisième *Critique*, l'auteur a voulu indiquer, et c'est là l'originalité et la grande pertinence de son ouvrage, comment Kant est susceptible de montrer la portée transcendante de l'herméneutique. Il y parvient en prouvant que le concept transcendantal de *sensus communis* chez Kant est plus riche que l'image réductrice qu'en donne Gadamer dans *Vérité et Méthode* (p. 157-158). La question est néanmoins la suivante : encore que l'on soit d'accord avec une telle réhabilitation du transcendantalisme kantien, peut-elle être entreprise en amputant celui-ci de la dimension doctrinale et fondationnelle présente dans les deux premières *Critiques* ?

Claude PICHÉ
Université de Montréal

Hans INEICHEN, **Philosophische Hermeneutik**. Freiburg / München, Verlag Karl Alber, 1991, 293 pages.

Le défi que relève Ineichen dans cet ouvrage est inusité. Depuis Heidegger, depuis ce qu'on a appelé le virage ontologique de l'herméneutique, l'herméneutique philosophique s'est affirmée aux dépens de la question qui était à son origine, à savoir celle des *critères* de l'interprétation (p. 5). Par une mise à profit originale et « directe » de la discussion épistémologique suscitée par la philosophie analytique du langage (p. 19), Ineichen cherche au contraire à rétablir dans son droit une telle enquête sur les critères de l'interprétation. C'est en ce sens que la première partie de l'ouvrage développe, dans un style d'une clarté exemplaire, une « présentation systématique » des thèmes essentiels de l'herméneutique philosophique (comprendre/interpréter, vérité, historicité, circularité du comprendre, préjugés, etc.). La seconde partie propose un aperçu des principales conceptions de l'herméneutique depuis Schleiermacher.

Ineichen, qui définit l'herméneutique comme la théorie de la compréhension et de l'interprétation *justes* des productions humaines au sens large (écrits, œuvres et actions) (p. 28-29), se met à la recherche d'une norme permettant de vérifier la validité des interprétations. Selon lui, si certaines interprétations sont plus justes que d'autres, c'est qu'il existe une différence, comme l'avait déjà remarqué Husserl dans ses *Recherches logiques*, entre l'*acte* (psychologique) d'interpréter et le *sens* que cherche à atteindre l'interprète. Ce sens n'est certes pas quelque chose de « logique » ni d'universel puisqu'il y va toujours, dans l'interprétation, de productions humaines et singulières qui s'inscrivent dans un contexte intersubjectif et historique donné. L'objet à interpréter est donc singulier, mais l'interprète vise malgré tout une forme de validité contraignante pour ses interprétations. Or, pour Ineichen, le critère permettant d'établir cette validité est le *sens visé par l'auteur/agent*. Celui-ci fournit la *dimension normative* qui permettra de distinguer une interprétation *vraie* d'une interprétation *faussee*.

La question de la « vérité », qui éveille d'emblée la méfiance d'Ineichen (p. 38), sera ainsi discutée en fonction du sens propositionnel du « vrai ». Qu'est-ce qu'une interprétation *vraie* ? Ineichen découvre une réponse à cette question dans la théorie de Tarski (qui propose une variation sur le thème traditionnel de l'*adéquation*), théorie qu'il tente d'adapter *mutatis mutandis* à sa propre théorie de l'interprétation. Une interprétation est jugée *vraie* quand elle saisit le sens visé par l'auteur (p. 40). Mais *comment* l'interprète saisit-il ce sens ? D'après Ineichen, le travail de l'interprète consiste à proposer des *hypothèses*, un peu comme on le fait dans les sciences empiriques (p. 62-65). Interpréter un texte, une œuvre, une action, revient à présenter des « suggestions de